



# Le Monde

## DU JOURNALISME AU BRAQUAGE DE MAGASINS DISCOUNT

ENQUÊTE – LIRE PAGE 19



## Du sancerre dans les veines

STYLES – LIRE PAGE 13



## LE GHETTO DE VARSOVIE REPREND VIE AU THÉÂTRE

CULTURE – LIRE PAGE 11

Dimanche 9 - Lundi 10 mars 2014 - 70<sup>e</sup> année - N°21505 - 2 € - France métropolitaine - [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr) —

Fondateur : Hubert Beuve-Méry - Directrice : Natalie Nougayrède

# Le ghetto de Varsovie par « Ceux qui restent »

Au Théâtre Montfort, David Lescot transforme les récits de deux survivants en pièce bouleversante

## Théâtre

Sous son apparente simplicité, voilà un spectacle qui apporte sa pierre, de belle façon, aux relations entre le théâtre et l'Histoire. Et pas n'importe laquelle : celle de la seconde guerre mondiale et de l'extermination des juifs d'Europe. Cette histoire qui a suscité des débats éthiques et esthétiques âpres, violents, sur la question de son récit et de sa transmission, l'auteur et metteur en scène David Lescot l'aborde d'une manière qui, pour être modeste, n'en est pas moins juste de bout en bout. Et si l'on sort ému, pour le moins, de *Ceux qui restent*, cette émotion est d'une qualité bien particulière, qui mène vers la réflexion et vers la réappropriation de cette histoire.

David Lescot est, à 42 ans, l'auteur d'une douzaine de (bonnes) pièces. Il sait donc ce qu'écrire de la fiction veut dire – en mai, on pourra voir au Théâtre des Abbesses, à Paris, *Nos occupations*, qui se passe pendant la guerre. Mais là, il a bâti son spectacle sur les témoignages de deux des derniers survivants du ghetto de Varsovie, Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson. « Il m'a semblé évident, dès le départ, que tout ce que je pourrais écrire serait moins fort que leur parole », souligne-t-il.

La qualité du spectacle tient d'abord à celle de ces témoignages, qui émanent de deux survivants à même, par leur culture générale et politique, mais aussi par leur dignité et leur sens de la distance – voire de l'humour –, de mettre en perspective ce qu'ils ont vécu sans se laisser déborder par le pathos. Elle tient aussi à la qualité de l'intervieweur, David Lescot, qui leur a posé des questions précises, concrètes, sur leur vie dans le ghetto et dans les caches où ils ont survécu jusqu'à la libération de Varsovie,

## L'histoire qu'ils racontent est celle de leur survie miraculeuse, enfants seuls dans la guerre

en janvier 1945. « Je voulais vraiment rentrer dans les détails de la vie quotidienne, raconte-t-il. C'était pour moi la seule manière de rendre l'histoire sensible, humaine, sans tomber dans une émotion facile, et dans les clichés. »

Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson sont cousins, bien que lui soit français, astrophysicien à la retraite, et elle anglaise, vivant à Londres, où elle a travaillé comme manipulatrice en radiologie. Ils

avaient 7 et 12 ans en avril 1943, quand ils se sont enfuis du ghetto – par les égouts pour lui, par une échelle au-dessus du mur d'enceinte pour elle –, quelques jours avant l'insurrection et la destruction du ghetto par les Allemands.

L'histoire qu'ils racontent est celle de leur survie quasiment miraculeuse, enfants seuls dans la guerre, cachés dans des maisons abandonnées ou accueillis, moyennant finances, dans des familles polonaises.

Paul Felenbok avait perdu ses parents très tôt, arrêtés dans leur première cachette, où l'enfant ne se trouvait pas ce jour-là, et déportés. Wlodka Blit-Robertson avait été envoyée à l'extérieur du ghetto, seule avec sa sœur Nelly. Son père, qui était un des dirigeants du Bund, l'union générale des travailleurs juifs, avait rejoint la Russie ; sa mère, militante d'un mouvement plus radical, avait tenu à rester dans le ghetto, où elle était membre du Judenrat, le conseil juif. Elle sera déportée au camp de Majdanek, et assassinée. Après la guerre, Wlodka Blit a retrouvé son père à Londres, où il était devenu journaliste.

Ce qui rend leurs témoignages extraordinaires, c'est la manière dont leur histoire individuelle, incarnée, recoupe la grande Histoire, qu'il s'agisse de l'antisémitisme



Les témoignages sont portés par les acteurs Marie Desgranges et Antoine Mathieu. VINCENT PONTET/WIKISPECTACLE

polonais, de celui des Ukrainiens, auxiliaires zélés des nazis, ou du rôle de l'Union soviétique, « libératrice » pour le moins ambiguë. Du fait de l'engagement politique des parents de Wlodka, des acteurs historiques traversent leurs récits, à l'instar de Marek Edelman, qui fut l'un des leaders du soulèvement du ghetto. L'histoire de leur famille, constituée de religieux et de laïques, de militants révolutionnaires et/ou sionistes et de petits industriels, forme aussi un tableau saisissant d'une identité juive plurielle et complexe.

Restait à faire de ces témoignages – validés, sur le plan historique, par l'historien Tal Bruttmann, spécialiste de cette période – un vrai moment de théâtre. C'est absolument le cas dans *Ceux qui restent*,

spectacle d'une force et d'une intensité rares, qui montre le rôle spécifique que peut jouer le théâtre dans la transmission de cette histoire.

Dans un dispositif minimal – un plateau nu, deux chaises –, les témoignages des deux survivants sont portés par deux acteurs remarquables, Antoine Mathieu et Marie Desgranges. Ils sont plutôt jeunes, habillés de manière banale et actuelle. Ils n'« incarnent » pas les personnages de Paul et de Wlodka, qu'ils n'ont d'ailleurs pas rencontrés. Mais, au fil de la représentation, il se passe une chose stupéfiante : ils semblent se fondre dans la personne dont ils portent la parole. Ils sont devenus eux-mêmes des témoins, qui témoignent pour les témoins.

Le titre du spectacle prend alors tout son sens. Il y a ceux qui restent de cette histoire-là, et qui sont de jour en jour moins nombreux. Il y a ceux qui restent après eux, à qui il incombe maintenant de transmettre l'histoire. Et il y a la forme de médiation, sans recours à la fiction, que permet le théâtre, cet art qui, depuis toujours et par essence, fait revivre les morts. ■

FABIENNE DARGE

*Ceux qui restent*, paroles de Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson. Conception et mise en scène : David Lescot. Dans le cadre du festival (Des) illusions, Montfort Théâtre, 106, rue Brancion, Paris 15<sup>e</sup>. Tél. : 01-56-08-33-88. A 17 heures ou 21 heures, jusqu'au 9 mars, puis du 19 au 23 mars. De 16 € à 25 €. Durée : 1 h 20.

# LES ENFANTS DU GHETTO

*A partir des récits croisés de deux survivants, David Lescot plonge dans le quotidien du ghetto de Varsovie. Un spectacle intense.*

Il y a des témoignages tragiques mais lointains où les mots restent des mots. Et puis il y a les autres, ceux qui, du fond de l'horreur, rapportent des moments de vérité vive. Les paroles de Paul Felenbok (77 ans) et de sa cousine Wlodka Blit-Robertson (81 ans) sur les petits Juifs qu'ils étaient à 4 et 7 ans, vivant à l'intérieur du ghetto de Varsovie, sont de celles-là. David Lescot les porte à la scène dans un spectacle dépouillé d'une grande intensité. « *C'est par le biais de la Commission centrale de l'enfance que j'ai rencontré la famille de Paul. Après s'être tu pendant soixante ans, il venait d'écrire un texte de cinq pages sur son enfance.* » Au départ, le metteur en scène n'avait aucune envie de monter un spectacle sur la mémoire. « *Je ne hais rien tant que les récits pathétiques ou le folklore yiddish.* » Mais, à sa lecture, il trouve dans le manuscrit de Paul, aujourd'hui astrophysicien à la retraite, des détails si concrets qu'ils le surprennent : le bombardement d'une poste et le souffle qui s'ensuit ; des boucles de ceinture en or dépoli que son père bijoutier lui donne au cas où ; le flash d'un cheval éventré. Et puis le fait que les parents

## Têtes d'affiche

de Wlodka l'aient laissée seule partir en URSS. Lescot décide alors d'interviewer les deux survivants. Il recueille plusieurs heures d'entretiens qu'il rabote et monte. Tout un travail pour donner corps au récit. « *Quand j'ai dû répondre aux questions, c'était dur,* raconte Paul. *David exigeait que les paroles soient très concrètes et précises. J'allais chercher loin dans ma mémoire, je me sentais tellement coupable.* »

En 1943, quelques jours avant l'insurrection (19 avril-16 mai 1943), alors que 400 000 Juifs ont déjà été déportés et gazés, Paul et son frère aîné Georges sortent du ghetto avec leurs parents en passant par les égouts. Ils séjournent presque un an dans les galeries souterraines de Zoliborz, un quartier de Varsovie. En quittant ce refuge, les parents sont arrêtés et déportés. Orphelins, les deux frères traversent à pied une forêt qui les mène à Otwock, petit village où ils se cachent dans une cave jusqu'à l'arrivée de l'Armée rouge. En racontant leur histoire – Paul par flashes avec un certain humour, Wlodka de manière plus narrative –, tous deux ont des trous, des bouffées d'émotion, des silences inquiets. Pour les faire vivre sur scène, le metteur en scène choisit deux acteurs de sa génération (40 ans), des amis proches, non juifs. La distance installée est la force de ce spectacle intense et bouleversant sans aucun pathos. Pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection du ghetto, Paul, accompagné de sa famille, est allé à Varsovie. Il a reconstitué toutes les étapes de son périple. Après avoir vu le spectacle donné en avant-première, stupéfait par le jeu d'Antoine Mathieu, il lui dit : « *C'est bien d'avoir pris la moitié de mon sac à dos.* » – **Sylviane Bernard-Gresh**

**20 juin 1936**

Naissance de Paul Felenbok à Varsovie au 8 de la rue Leszno, une maison qui sera englobée dans le ghetto.

**Été 1944**

Libération de Varsovie par l'Armée rouge.

**10 mai 1946**

Arrivée en France par le Varsovie-Strasbourg.

**28 février 1959**

Mariage puis naturalisation française.

**9 avril 2013**

Avant-première de *Ceux qui restent*.

Marie Desgranges et Antoine Mathieu, sur les mots de Wlodka Blit-Robertson et Paul Felenbok. Une mise à distance, qui est aussi une force.

| *Ceux qui restent*, de Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson  
| Du 5 au 23 mars | Festival (des) illusions, Le Monfort, 106, rue Brancion, 15<sup>e</sup>  
| 01 56 08 33 88 | 10-25 €.

VINCENT PONTET/WIKISPECTACLE



## mémoire vivante

**Dans *Ceux qui restent*, David Lescot donne la parole à des rescapés du ghetto de Varsovie. Un spectacle émouvant et juste dont la sobriété fait mouche.**

**D**eux chaises, deux acteurs. Rien de plus. Mais ce rien est immense. Car ce qui se j ue là tient du miracle. Dans un dépouillement où le théâtre est réduit au strict nécessaire, David Lescot fait entendre les paroles de Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson, âgés de 77 et 82 ans. Tous deux ont fui le ghetto de Varsovie en 1943, alors qu'ils étaient encore enfants. Wlodka Blit-Robertson s'est échappée la première, avec sa sœur jumelle, Nelly, en escaladant le mur d'enceinte à l'aide d'une échelle. Paul Felenbok s'enfuira plus tard en passant par les égouts. Elle avait 12 ans, lui 7. Ils sont cousins germains. Longtemps, ils ont gardé le silence, n'évoquant le passé qu'en privé.

En avril 2013, lors du 70<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, ils ont accepté de raconter leur histoire. A cette occasion, David Lescot les a interrogés séparément, et a constaté au fil des entretiens combien leur mémoire de ces événements était vive et précise. De là est né *Ceux qui restent*, création où, entre théâtre et témoignage, les comédiens Marie Desgranges et Antoine Mathieu donnent à entendre, grâce au jeu des questions et des réponses – chacun assumant tour à tour le rôle de celui, ou celle, qui interroge –, les destins singuliers de deux rescapés du génocide. Aujourd'hui, Paul Felenbok vit à Clamart, Wlodka Blit-Robertson à Londres.

Ce qui fascine dans ce travail de mémoire tient à la façon dont certains détails laissent entrevoir une dimension historique d'autant plus significative qu'elle s'appuie sur un témoignage vécu. Or parfois les détails semblent peu importants pour celui qui se souvient. C'est là que le rôle de l'intervieweur est essentiel, faisant surgir des faits apparemment insignifiants mais en réalité si précieux pour celui qui veut comprendre. En ne restituant pas seulement les témoignages mais la façon dont la parole surgit dans l'échange entre celui qui se souvient et celui qui interroge, David Lescot met le spectateur de plain-pied avec un pan essentiel de l'histoire contemporaine. **Hugues Le Tanneur**

**Ceux qui restent** de Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson, mise en scène David Lescot, avec Marie Desgranges et Antoine Mathieu, du 5 au 23 mars au Monfort Théâtre, Paris XV, dans le cadre du Festival (Des)illusions, [www.lemonfort.fr](http://www.lemonfort.fr)

## Théâtre et compagnie Par Odile Quirot

21/03/2014

### Paroles vives d'enfants du ghetto de Varsovie

Ils étaient enfants dans le ghetto de Varsovie. ils sont parmi les derniers de "*Ceux qui restent*" et se nomment **Paul Felenbok** et **Wlodka Blit-Robertson**. Ils n'avaient jamais raconté leur histoire. L'auteur et metteur en scène **David Lescot** a recueilli leurs témoignages et confié à deux comédiens, Marie Desgranges et Antoine Mathieu, la charge de transmettre leur parole. "*Ceux qui restent*" est un moment admirablement juste, au présent vif du souvenir.

*Photographie Vincent Pontet. "Ceux qui restent" conception et mise en scène David Lescot. Théâtre Montfort Paris, jusqu'au 23 mars (01 56 08 33 88)*



**Le théâtre entretient d'étranges liens, très étroits, avec l'Histoire, et la mort.** Parce qu'il l'incarne dans des personnages, et ces personnes que sont des acteurs. Puisque sur une scène les morts se relèvent toujours. Et comme sur une aire qui n'aurait pas oublié ses liens avec le sacré, on sent que tant que les êtres sont nommés, racontés, ils continuent à vivre. Et nous avec eux.

Mais comment transmettre l'expérience des êtres encore vivants qui font, malgré eux, un pont entre l'Histoire et les ombres des morts dont ils sont issus, qui les environneront toute leur vie? Et dans "*Ceux qui restent*", il s'agit du crime du XXème siècle occidental, de l'extermination programmée des Juifs, et ici plus particulièrement de ceux qui disparurent dans le Ghetto de Varsovie, avant et après, l'insurrection du 19 avril 1943.

David Lescot a interrogé deux des derniers survivants parmi les enfants du Ghetto de Varsovie. Ils sont encore une dizaine en France. Il a mené chaque interview sur une journée avec un grand souci des détails, de la sensation, de l'image, de cet instant-là, précis.

Paul Felenbok avait sept ans en avril 1943. Il s'échappa du Ghetto de Varsovie par les égouts. Son père était joailler, il confectionna, pour lui et son frère aîné, une ceinture avec une boucle qui semblait de pacotille sombre, en étain, mais qui était en or. Il fut caché, contre argent, dans des familles polonaises. Ses parents furent assassinés. Astrophysicien aujourd'hui à la retraite, il a soixante-treize ans. Un psychanalyste lui dit un jour que si il aimait tant les étoiles, le ciel, c'est parce qu'il resta trop longtemps caché dans des caves.

Wlodka Blit-Roberston est sa cousine. Elle avait douze ans lors qu'elle s'échappa du Ghetto de Varsovie en escaladant son mur d'enceinte, avec pas mal de complicités politiques, y compris monnayées. Elle vécut un temps cachée face au mur du Ghetto, qu'elle vit brûler lors de l'Insurrection, et où sa mère était restée. Elle retrouvera sa soeur, furtivement au long de ses années de planque, puis, après la guerre, son père, à Londres. Il était parti un temps en Russie - il était membre du Bund, l'organisation socialiste juive.

Ceci est du moins ce dont nous nous souvenons de leurs témoignages, ce spectacle contient bien d'autres faits.

### **Le vif mystérieux du souvenir d'enfance: une miette de pain, un rat en guise de madeleine de Proust.**

David Lescot a confié ces paroles à deux merveilleux comédiens - Marie Desgranges et Antoine Mathieu. Ni jeunes, ni vieux. En costume d'aujourd'hui, assis sur chaise, ils échangent leurs rôles, de l'intervieweur à l'interviewé. Ils parlent de manière claire, presque étale, c'est à peine si, dans le tressaillement d'une main, la brève courbure d'un dos, on devine la charge dont, acteurs, ils sont les passeurs. Ils ne "montrent" rien, ils donnent à voir un retour aux sources vives de la mémoire, d'avant l'oubli nécessaire, et d'avant la collecte de souvenirs. Ils donnent à voir cet instant parfois surpris, étonné, que suscitèrent les questions simples et précises posées par David Lescot à Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson.

Lescot n'a pas retouché une seule de leurs paroles, simplement, dit-il, un peu reconstruit leurs récits dans un souci de chronologie la plus exacte possible. On soupçonne le long travail de fidélité qu'ont nécessité les coupes et le travail de "montage".

Même si on a beaucoup lu, et vu d'images et de documentaires sur cette page immonde de l'Histoire, on apprend beaucoup de la vie dans le Ghetto de Varsovie, beaucoup sur le Bund, l'organisation socialiste juive, sur l'attitude des soldats (allemands, ukrainiens, russes), sur les trafics mafieux - l'argent, toujours- sur l'antisémitisme de la population polonaise, et parfois le courage de certains; on devine l'inégalité des destins des enfants, car quand certains mouraient affamés dans les rues, d'autres ne souffraient pas de la faim. De cela, par exemple, Wlodka Blit-Robertson se souvient: si elle avait faim, ce n'était pas autant d'autres, qu'elle ne voulait d'ailleurs plus croiser à la soupe populaire. Et à ces deux enfants, leurs parents, qui voulaient les préserver, demandaient de ne pas regarder par la fenêtre, de ne pas descendre dans la rue. Parce que là régnait l'arbitraire d'une rafle, d'un coup de feu et aussi tant d'horreur, de morts ramassés chaque jour.

### **La recherche de la sensation vraie**

Toutes ces questions que l'enfant devenu adulte pourrait se poser, ne sont ni formulés, ni recomposés, ou commentés. "*Ceux qui restent*" est écrit à la lueur de la volonté de savoir, mais avec les "trous" de mémoire de l'enfant qui a l'urgence de vivre, puis de l'adulte qui a celle de retisser sa vie, avant d'avoir la force de revenir en arrière après un long travail intime. On mesure la violence du silence, et celle du témoignage des survivants.

Les paroles de "*Ceux qui restent*" sont donc telles des notes vivaces sur une trame musicale sourde et entêtante. Telles des touches de pinceau sur un fonds noir, et lui donnant toute sa profondeur.

Le miracle de "*Ceux qui restent*" pourrait se nommer la fraîcheur brutale du souvenir, la vérité du détail. D'où l'intensité de cette heure-vingt. "*Ceux qui restent*" ne va jamais chercher les larmes. Mais elles coulent, à l'intérieur. Ce qui était du domaine de l'Histoire n'est plus abstraite masse mémorielle, et pas plus illusoire incarnation réaliste. "*Ceux qui restent*" s'attache sans cesse, pour emprunter cette phrase à Peter Handke, "*A l'heure de la sensation vraie*".

Paul Felenbok raconte aussi sa joie d'enfant enfin libre de courir dans la nature, autour de la maison d'enfant de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide, où il fut accueilli après la guerre, sous le portrait de Staline . Son récit s'achève là où commençait "*La Commission centrale de l'enfance*", un récit parlé, conté, chanté que fit David Lescot en 2008 sur les colonies de vacances créées par les Juifs communistes de France, et où lui-même, bien des années plus tard, fit l'expérience des lendemains qui chantent, mais de façon indisciplinée, avec toute l'insouciance d'un adolescent né bien longtemps après-guerre. Cet auteur, metteur en scène, musicien, à ses heures enseignant, a aussi publié un bel ouvrage universitaire sur "*les Dramaturgies de la Guerre*". Il a écrit "*Nos Occupations*", sur un groupe de résistants, spectacle que l'on pourra voir en mai prochain à Paris.

On se bouscule au théâtre Montfort où "*Ceux qui restent*" se joue encore quelques soirs, il faut rajouter des coussins, sur les marches.

DU MERCREDI 12 AU 18 MARS 2014



« Ceux qui restent », un témoignage singulier porté au théâtre avec délicatesse.

## CŒURS VICTORIEUX

REPRISE D'UN MOMENT TRÈS RARE, « CEUX QUI RESTENT », DE DAVID LESCOT, EST CONÇU D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES DE DEUX SURVIVANTS DU GHETTO DE VARSOVIE.

PAR ARMELLE HÉLIOT  
aheliot@lefigaro.fr

Le théâtre, art de l'illusion, n'est pas doute jamais aussi puissant que lorsqu'il se mêle de réalité. David Lescot, écrivain et metteur en scène, puise souvent son inspiration dans l'histoire. On se souvient par exemple de *La Commission centrale de l'enfance*, plongée assez amusante dans les vacances d'autrefois... Avec *Ceux qui restent*, il nous emmène dans



**MONFORT**  
105, rue Brancion (XVe)  
**TÉL. :**  
01 56 08 33 88  
**HORAIRE**  
21 h  
**PLACES**  
25 €, 16 €  
**DURÉE**  
1 h 30  
**JUSQU'AU**  
23 mars

un passé qui peut sembler lointain : le ghetto de Varsovie, ce ghetto qui se leva contre les oppresseurs et fut détruit. C'était le 19 avril 1943, il y a un peu plus de 70 ans. Il ne demeure aujourd'hui en France qu'une dizaine de personnes ayant vécu ces événements terribles. Paul Felenbok et sa cousine Wlodka Blit-Robertson ont livré leurs souvenirs, leurs pensées, le récit de leurs vies à David Lescot. Attentif et conscient de l'importance immense de ces témoignages, il les porte au théâtre avec délicatesse. Marie Desgranges et Antoine Mathieu incarnent cette

double parole avec un tact subtil dans un dispositif simple et dans ce lieu aux allures fragiles qu'est la « Cabane » du Monfort. Les lumières de Laïs Foulc, les timbres des deux interprètes, leurs regards, tout ici bouleversent : les destins de Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson nous touchent profondément. Ils sont la dignité des humbles, ils ont la force d'âme des héros de l'ombre. Ils sont là pour nous rappeler que le courage moral, la résistance physique, la lumière du cœur peuvent avoir raison des plus épouvantables réalités de l'Histoire. ■

Creation

À la périphérie

Texte de Sedef Ecer  
Mise en scène Thomas Bellorini

du 3 au 27 mars  
du mardi au jeudi à 21h

théâtre de Suresnes  
Jean Vilar

01 46 97 98 10  
www.theatre-suresnes.fr

## Festival (Des) Illusions

11 mars 2014 | Par [Véronique Klein](#)

Un tout nouveau festival, (Des) illusions, quatre spectacles par soir, Danse, théâtre, cirque, magie, voir tout à la fois, il fallait être gonflé à bloc pour oser ! C'est ce qu'on fait Stéphane Ricordel et Laurence de Magalhaes. Membres fondateurs de la compagnie de trapèze volant Les Arts sauts avant de devenir co-directeurs du Monfort , c'est en haut-voltigeurs qu'ils dirigent ce lieu. Leur programmation toujours audacieuse , affirme un vrai goût pour le risque. (Des) illusions fait fi de classifications par genre et propose en dénominateur commun des spectacles extrêmement vivants qui, tous, à leur manière font bouger les codes de représentations et notre rapport de spectateur, à l'instar de *Ceux qui restent* et *Qui-Vive* .

## Ceux qui restent



Le metteur en scène David Lescot a interviewé Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson, nés en 1931 et 1936 dans le ghetto de Varsovie. Enfants du ghetto, ils ont survécu à l'horreur, sont passés par les orphelinats polonais avant d'émigrer en France ou en Angleterre. David Lescot porte à la scène ces entretiens, interprétés par deux acteurs Marie

Desgranges et Antoine Mathieu, qui vont à tour de rôle être l'interviewer, David et les interviewés Paul et Wlodka. Le dispositif est très simple, deux chaises posée sur le plateau, celle de l'interviewer derrière celle de l'interviewé. Quand Antoine questionne, il met ses lunettes, quand Marie devient Wlodka, elle s'enroule dans une grande écharpe. Les deux acteurs se font passeurs des deux récits, aussi justes que la parole qu'ils délivrent. À travers leur histoire, c'est l'histoire de la guerre, mais aussi celle de l'après-guerre, pas tellement plus réjouissante pour les juifs du bloc de l'Est. Le lit de l'antisémitisme creusé notamment par les Catholiques polonais, ukrainiens mais aussi les communistes russes semble ne jamais vouloir se défaire et l'actualité ne porte pas à l'optimisme. Les récits sont d'une vitalité époustouflante. À hauteur d'enfant, puis d'adolescent et d'adulte, Paul et Wlodka raconte un quotidien effrayant, émouvant, absurde et drôle aussi. les joies d'une course à vélo, les cachettes, les voisins, l'arrivée chez un oncle peut amène en France, le déni des jeunes communistes français face aux pogroms perpétrés par les russes après-guerre. On se surprend à rire quand Paul raconte l'orphelinat polonais et la bonne sœur zélée qui pense tranquilliser les enfants en leur racontant que le bruit des feuilles dans les arbres ne sont pas l'effet du vent, mais les pleurs des pendus ! Paul est devenu astro physicien et Wlodka radiologiste, l'un vit à Paris l'autre à Londres deux exemples vivants de ce que l'éthologue et écrivain Boris Cyrinulk, lui aussi enfant du ghetto a appelé la résilience. Ceux qui restent nous émeut autant qu'il nous meut, et curieusement, c'est presque joyeux de tant de vitalité que l'on sort de la Cabane, la petite salle en bois du Monfort.

*Ceux qui restent* et *Qui-vive* sont joués tous deux dans la Cabane. Dans la grande salle , une *histoire du rock* et *Pleurage et scintillement* sont au programme. Vive (Des) illusions !

Festival (Des) illusions jusqu'au 23 mars / © vincent Pontet

Montfort Théâtre à Paris

**Le théâtre entretient d'étranges liens, très étroits, avec l'Histoire, et la mort.** Parce qu'il l'incarne dans des personnages, et ces personnes que sont des acteurs. Puisque sur une scène les morts se relèvent toujours. Et comme sur une aire qui n'aurait pas oublié ses liens avec le sacré, on sent que tant que les êtres sont nommés, racontés, ils continuent à vivre. Et nous avec eux.

Mais comment transmettre l'expérience des êtres encore vivants qui font, malgré eux, un pont entre l'Histoire et les ombres des morts dont ils sont issus, qui les environneront toute leur vie? Et dans "*Ceux qui restent*", il s'agit du crime du XXème siècle occidental, de l'extermination programmée des Juifs, et ici plus particulièrement de ceux qui disparurent dans le Ghetto de Varsovie, avant et après, l'insurrection du 19 avril 1943.

David Lescot a interrogé deux des derniers survivants parmi les enfants du Ghetto de Varsovie. Ils sont encore une dizaine en France. Il a mené chaque interview sur une journée avec un grand souci des détails, de la sensation, de l'image, de cet instant-là, précis.

Paul Felenbok avait sept ans en avril 1943. Il s'échappa du Ghetto de Varsovie par les égouts. Son père était joailler, il confectionna, pour lui et son frère aîné, une ceinture avec une boucle qui semblait de pacotille sombre, en étain, mais qui était en or. Il fut caché, contre argent, dans des familles polonaises. Ses parents furent assassinés. Astrophysicien aujourd'hui à la retraite, il a soixante-treize ans. Un psychanalyste lui dit un jour que si il aime tant les étoiles, le ciel, c'est parce qu'il resta trop longtemps caché dans des caves.

Wlodka Blit-Roberston est sa cousine. Elle avait douze ans lors qu'elle s'échappa du Ghetto de Varsovie en escaladant son mur d'enceinte, avec pas mal de complicités politiques, y compris monnayées. Elle vécut un temps cachée face au mur du Ghetto, qu'elle vit brûler lors de l'Insurrection, et où sa mère était restée. Elle retrouvera sa soeur, furtivement au long de ses années de planque, puis, après la guerre, son père, à Londres. Il était parti un temps en Russie - il était membre du Bund, l'organisation socialiste juive.

Ceci est du moins ce dont nous nous souvenons de leurs témoignages, ce spectacle contient bien d'autres faits.

### **Le vif mystérieux du souvenir d'enfance: une miette de pain, un rat en guise de madeleine de Proust.**

David Lescot a confié ces paroles à deux merveilleux comédiens - Marie Desgranges et Antoine Mathieu. Ni jeunes, ni vieux. En costume d'aujourd'hui, assis sur chaise, ils échangent leurs rôles, de l'intervieweur à l'interviewé. Ils parlent de manière claire, presque étale, c'est à peine si, dans le tressaillement d'une main, la brève courbure d'un dos, on devine la charge dont, acteurs, ils sont les passeurs. Ils ne "montrent" rien, ils donnent à voir un retour aux sources vives de la mémoire, d'avant l'oubli nécessaire, et d'avant la collecte de souvenirs. Ils donnent à voir cet instant parfois surpris, étonné, que suscitèrent les questions simples et précises posées par David Lescot à Paul Felenbok et Wlodka Blit-Robertson.

Lescot n'a pas retouché une seule de leurs paroles, simplement, dit-il, un peu reconstruit leurs récits dans un souci de chronologie la plus exacte possible. On soupçonne le long travail de fidélité qu'ont nécessité les coupes et le travail de "montage".

Même si on a beaucoup lu, et vu d'images et de documentaires sur cette page immonde de l'Histoire, on apprend beaucoup de la vie dans le Ghetto de Varsovie, beaucoup sur le Bund, l'organisation socialiste juive, sur l'attitude des soldats (allemands, ukrainiens, russes), sur les trafics mafieux - l'argent, toujours- sur l'antisémitisme de la population polonaise, et parfois le courage de certains; on devine l'inégalité des destins des enfants, car quand certains mouraient affamés dans les rues, d'autres ne souffraient pas de la faim. De cela, par exemple, Wlodka Blit-Robertson se souvient: si elle avait faim, ce n'était pas autant d'autres, qu'elle ne voulait d'ailleurs plus croiser à la soupe populaire. Et à ces deux enfants, leurs parents, qui voulaient les préserver, demandaient de ne pas regarder par la fenêtre, de ne pas descendre dans la rue. Parce que là régnait l'arbitraire d'une rafle, d'un coup de feu et aussi tant d'horreur, de morts ramassés chaque jour.

### **La recherche de la sensation vraie**

Toutes ces questions que l'enfant devenu adulte pourrait se poser, ne sont ni formulés, ni recomposés, ou commentés. "*Ceux qui restent*" est écrit à la lueur de la volonté de savoir, mais avec les "trous" de mémoire de l'enfant qui a l'urgence de vivre, puis de l'adulte qui a celle de retisser sa vie, avant d'avoir la force de revenir en arrière après un long travail intime. On mesure la violence du silence, et celle du témoignage des survivants.

Les paroles de "*Ceux qui restent*" sont donc telles des notes vivaces sur une trame musicale sourde et entêtante. Telles des touches de pinceau sur un fonds noir, et lui donnant toute sa profondeur.

Le miracle de "*Ceux qui restent*" pourrait se nommer la fraîcheur brutale du souvenir, la vérité du détail. D'où l'intensité de cette heure-vingt. "*Ceux qui restent*" ne va jamais chercher les larmes. Mais elles coulent, à l'intérieur. Ce qui était du domaine de l'Histoire n'est plus abstraite masse mémorielle, et pas plus illusoire incarnation réaliste. "*Ceux qui restent*" s'attache sans cesse, pour emprunter cette phrase à Peter Handke, "*A l'heure de la sensation vraie*".

Paul Felenbok raconte aussi sa joie d'enfant enfin libre de courir dans la nature, autour de la maison d'enfant de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide, où il fut accueilli après la guerre, sous le portrait de Staline . Son récit s'achève là où commençait "*La Commission centrale de l'enfance*", un récit parlé, conté, chanté que fit David Lescot en 2008 sur les colonies de vacances créées par les Juifs communistes de France, et où lui-même, bien des années plus tard, fit l'expérience des lendemains qui chantent, mais de façon indisciplinée, avec toute l'insouciance d'un adolescent né bien longtemps après-guerre. Cet auteur, metteur en scène, musicien, à ses heures enseignant, a aussi publié un bel ouvrage universitaire sur "*les Dramaturgies de la Guerre*". Il a écrit "*Nos Occupations*", sur un groupe de résistants, spectacle que l'on pourra voir en mai prochain à Paris.

On se bouscule au théâtre Montfort où "*Ceux qui restent*" se joue encore quelques soirs, il faut rajouter des coussins, sur les marches.

## THÉÂTRE - ACTUALITÉ

Voir tous les articles : Théâtre



Publié le 25 février 2014 / N° 218

### CEUX QUI RESTENT

par Gwenola David - Envoyée spéciale à Varsovie

**Paul Felenbok, 78 ans, un des plus jeunes survivants du ghetto de Varsovie, est revenu le printemps dernier, à l'occasion du 70e anniversaire de l'insurrection du ghetto, sur les traces de son passé. L'écrivain et metteur en scène David Lescot porte son témoignage en scène dans une pièce d'une puissante humanité.**



La grisaille voilait le ciel mouillé ce jour-là. Depuis près d'une demi-heure qu'on avait quitté Varsovie pour Otwock, un village au bord de la Vistule, la campagne défilait aux fenêtres du minibus, à peine tirée de la torpeur d'hiver. A l'avant, Paul Felenbok guettait. Soudain, à l'orée d'un bois, juste avant de passer un pont, il lança : « *C'est là ! C'est peut-être là...* ». Dehors, en retrait de la route, vivotaient une bâtisse en bois délabrée, villégiature cossue dans un lointain autrefois. « *Certains paramètres font que ça pourrait être cette maison* » se reprend en toute rigueur l'astrophysicien à la retraite. « *L'endroit était assez isolé mais forcément près de la route car nous avons vu par le soupirail l'armée allemande partir puis, le lendemain, un char de l'avant-garde soviétique venant de Varsovie passer le pont. Nous sommes sortis... L'officier nous a dit de nous sauver vers Lubin, capitale provisoire de la Pologne libérée. Nous sommes aussitôt partis.* » C'était au matin du 30

juillet 1944. « *Ça me fout un sacré coup.* », lâche Paul à sa femme Betty, le cœur chancelant. Il vient sans doute de retrouver la maison où il vécut plusieurs mois caché dans la cave avec son frère Georges, le dernier lieu resté jusqu'alors dans l'ombre de son enfance de petit Juif polonais. Il avait alors 8 ans et avait fui le ghetto de Varsovie, peu avant l'insurrection du 19 avril 1943 qui devait le ravager. Il en est aujourd'hui l'un des plus jeunes survivants.

### **Vivre au milieu des morts**

Né en 1936, Pawel, comme il s'appelait à l'époque, a grandi rue Leszno, artère alors fort animée, qui se retrouva dans l'enceinte du ghetto. « *Nous avons pu rester dans notre appartement assez longtemps. Des gens sont venus habiter chez nous. Puis, l'enceinte du ghetto se rétrécissant de plus en plus, à mesure de la déportation des Juifs, on a dû déménager, plusieurs fois. On n'avait pas le droit de sortir, ni de regarder par la fenêtre. On vivait caché.* » explique Paul, qui ne se souvient de ces années que par bribes. « *Une de mes tantes était dans la résistance. On a su que les Allemands allaient liquider le ghetto. On n'a pas pu emmener les grands-parents, trop malades. On leur a laissé des vivres et on a décidé de partir, avec la famille de l'associé de mon père. Mon oncle Léon nous a fait sortir de Varsovie par les égouts.* »

Dehors, commence alors une vie de traque, de cache en cache. Les Felenbok restent près d'un an dans le sous-sol d'une villa en construction à Zoliborz. Le père, artisan joaillier, avait fabriqué pour ses fils des boucles de ceinture en or dépoli, qui pourraient les aider en cas de besoin. C'est au moment du transfert vers Otwock que les parents disparaurent. « *J'ai compris très rapidement que mes parents étaient morts. (...) mais la mort ce n'était pas un problème. Qu'untel soit mort, c'était ça la vie.* ». L'antisémitisme toujours prégnant en Pologne et la disparition de la famille poussent son frère, de 12 ans son aîné, à organiser leur venue en France en 1946. Paul est accueilli au foyer d'Andrésy, dans les Yvelines, géré par la Commission centrale de l'enfance (CCE), issue de l'Union des Juifs pour la résistance et l'entraide. « *J'ai eu la chance d'avoir eu des éducateurs famineux.* ». Il apprend le français, redécouvre le plaisir des jeux, de la nature en liberté... et trace son destin. Il se hisse jusqu'au bac, s'oriente vers la physique puis entre dans le laboratoire d'astrophysique de Meudon et au CNRS.

### **Témoigner pour transmettre**

Le silence longtemps a muré la mémoire. « *Dans les maisons d'enfants, entre nous, nous ne parlions jamais de ce qui s'était passé avant, ni des parents... Ça n'existait pas.* ». Les années fissurent pourtant peu à peu la chape coulée sur le passé. Paul revient pour la première fois à Varsovie en 1993, avec son frère, « *seul capable de retrouver des traces* », qui avait refusé jusqu'alors de l'amener sur les lieux de son histoire. « *Je n'ai rien de mes parents. Je n'ai même pas une photo de ma mère. J'ai écrit sur eux pour qu'il reste quelque chose.* ». Son témoignage fut lu le 19 avril 2012 au Mémorial de la Shoah à Varsovie par Véronique, sa fille aînée.

L'écrivain et metteur en scène David Lescot, qui a connu les colonies de vacances de la CCE dans les années 80, a recueilli ces paroles, qu'il a croisées avec celles de la cousine de Paul : Wlodka Blit-Robertson, 11 ans en 1943, fut sauvée du ghetto et cachée à la campagne dans une famille polonaise, puis en 1946, avec sa sœur jumelle, rejoint son père, un membre important du Bund, organisation socialiste juive, réfugié à Londres. « *Le récit singulier de deux enfants dans la guerre, puis la construction de leur vie dans l'Europe de l'après-guerre, peut toucher n'importe qui.* », dit David Lescot, qui a retranscrit ses entretiens avec Paul et Wlodka pour concevoir *Ceux qui restent*. Portés en scène sans artifice par Marie Desgranges et Antoine Mathieu, leurs mots disent la vie d'alors vue par des enfants. Sans pathos aucun. Et cette simplicité livre à la fois tout l'effroi de leur parcours et leur extraordinaire puissance de résilience.